

Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller de Boualem Sansal : médiation et conscience du contemporain

Vincent Simédob

Dalhousie University

Résumé : Cet essai examine comment *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* de Boualem Sansal s'inscrit dans les lignes du roman contemporain qui, selon la critique récente, est un roman qui actualise le passé en le transformant en une forme heuristique pour lire le présent. Devenu quête et enquête, le roman ouvre la voie à une "archéologie" du savoir pour l'explication du monde d'aujourd'hui. La mise en scène d'une démarche historique qui se transforme en compréhension d'autrui crée une pluritemporalité qui appelle la réflexion sur le besoin et les risques du travail mémoriel.

Mots-Clés : roman contemporain – conscience du présent – fiction et histoire – hybridité – médiation – subjectivité – témoignage



ans *Le roman contemporain ou la problématique du monde* (2010), Jean Bessière différencie le roman contemporain du roman traditionnel, moderne ou postmoderne, parce que le roman contemporain pose "explicitement la question non pas de ce qu'il représente, mais de ce qui est en cause dans tout agissement humain, dans toute figuration de l'homme" (9). Ainsi le roman contemporain se donne-t-il comme une interrogation de l'action humaine et de sa portée dans l'actualité présente, dans l'interrogation du présent. Il se fait donc, à travers le roman contemporain, un traitement du temps qui privilégie le contemporain même et le fait par une présentation engagée dans un passé qui pourrait se confondre avec l'actualité. Le roman contemporain ouvre dès lors la parenté temporelle des différents témoins de l'actualité en dessinant des jeux chronotopiques variables comme ce serait le cas du rapport entre le présent et le passé, entre ce qui se passe dans l'aujourd'hui d'un personnage et les actes posés par un autre personnage dans le passé. Ceci revient à dire que le roman contemporain examine comment le passé influence le présent et implique une conscience du temps et de l'histoire mais donne aussi un point de vue sur le futur ou l'avenir.

Le lecteur se retrouve dans une forme de pluritemporalité qui fait du récit un univers diégétique et temporel complet rassemblant des actualités en fonction des signes spécifiques qui renvoient à d'autres temps. On est, par conséquent, dans une multiplication des temps qui aurait pour cause la difficulté à penser l'aujourd'hui. C'est un jeu de relations d'actualité dont le sens consiste à faire de l'univers romanesque un espace de recherche : comme le souligne Bessière, "[l]e roman contemporain a pour spécificité de rendre manifeste la latence du passé en faisant de la recherche d'une origine temporelle son thème" (145). C'est dans cette perspective de jeu du présent avec le passé, du rapport de l'histoire et du présent, que se situe le roman *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* de Boualem Sansal, roman qui cherche à décrypter le présent en fonction du passé et ce faisant à présenter une lecture du présent.

Publié en 2008, le roman de Sansal présente deux principaux protagonistes qui sont deux frères dont l'hybridité identitaire constitue la caractéristique principale. Leur hybridité vient de ce qu'ils sont d'origine algérienne et de père allemand: "Rachel et moi sommes nés au bled là-bas en Algérie dans un douar du bout du monde. Je ne sais où exactement. Il s'appelle Aïn Deb. Nous sommes de mère algérienne et de père allemand, Aïcha et Hans Schiller" (Sansal 14). Cette hybridité est aussi manifeste à travers l'onomastique des personnages: Rachel, le prénom du premier fils, est en effet une combinaison de ses deux prénoms légaux Rachid et Helmut tandis que Malrich, le prénom du cadet, est formé à partir de Malek et de Ulrich : "Avec ses prénoms Rachid et Helmut, on a fait Rachel, c'est resté. . . . Avec mes prénoms Malek et Ulrich, on a fait Malrich, c'est resté aussi" (15). Les deux frères ont été élevés par Ali, un ami de leur père, immigré algérien, dans la région parisienne où il s'est inséré mais où il n'a jamais voulu ou pu s'intégrer. Ali ne rêve qu'à un retour en Algérie ce dont sa femme, se contentant de sa vie en France et se dévouant comme le veut la tradition à son mari, ne veut pas entendre parler. Voici ce qu'en dit Malrich: "Un natif du bled, copain de papa, un émigré de la première qui a pratiqué toutes les misères mais qui a réussi à se faire un nid pour ses vieux jours. Il va sur la fin, le pauvre, il n'a plus toute sa tête. C'est un *chibani* qui se meurt dans le silence" (15). Elevés sous le même toit, les deux frères Rachel et Malrich connaissent pourtant au niveau de l'éducation des fortunes diverses. Si Rachel incarne la figure de celui qui réussit, qui sort des cités et qui représente par conséquent la figure du jeune immigrant intégré en France, il incarne surtout la figure de l'intellectuel, ce qui n'est pas le cas de Malrich qui n'a pas pu finir sa scolarité et traîne encore dans la banlieue:

[Rachel] avait sa vie, j'avais la mienne. Il était cadre dans une grosse boîte américaine, il avait sa nana, son pavillon, sa bagnole, sa carte de crédit, ses heures étaient minutées, moi je ramais H24 avec les sinistrés de la cité. Elle est classée ZUS-1, zone urbaine sensible de première catégorie. Pas de répit, on sort d'un crash, on tombe dans l'autre. (11)

Un soir, Rachel, l'aîné, apprend au journal télévisé qu'il y a eu un massacre dans le village de Aïn Deb, un massacre perpétré par le GIA (Groupe islamique armé) au cours duquel ses parents sont morts: "Tout a commencé le lundi 25 avril 1994, à 20 heures. Un drame qui en entraîne un autre qui en révèle un troisième, le plus grand de tous" (19). Lors des obsèques de ses parents, il découvre que son père Hans Schiller, devenu Hassan Hans dit Si Mourad, chef du village Aïn Deb, était un nazi, un officier SS qui avait trouvé refuge en Algérie où en formant les combattants du FLN (Front de libération nationale) il était devenu un combattant et un héros de la guerre d'indépendance. C'est ainsi que pour ce fils aîné, l'histoire des camps d'extermination nazis se découvre dans son insupportable singularité et s'inscrit dans sa chair, jusqu'à la folie et au suicide. Pour le cadet Malrich, directement confronté à la montée de l'islamisme en banlieue parisienne, l'équation entre nazisme et islamisme s'impose avec certitude, d'une part à travers le journal laissé par son frère et d'autre part par son expérience dans la cité où il vit et où l'imam dicte sa loi et forme les jeunes conquis au fondamentalisme islamique.

Dans sa densité, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* imbrique plusieurs questions contemporaines dont l'hybridité qui se manifeste tout d'abord par son ancrage dans plusieurs espaces dont les trois principaux sont l'Algérie, la France et l'Allemagne. Il met aussi en avant de façon fondamentale la superposition et le caractère multidimensionnel des mémoires, parfois concurrentes, qu'analyse Michael Rothberg dans *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization* (2009). Le roman de Sansal entre aussi dans cette perspective de l'interconnexion des souvenirs personnels et de l'histoire collective, en particulier à travers les espaces. Max Silverman démontre précisément les relations insoupçonnées et imprévisibles qui naissent de l'entrecroisement de récits mémoriels personnels et mémoires partagées d'événements historiques dans *Palimpsestic Memory: The Holocaust and Colonialism in French and Francophone Fiction and Film* (2013). Tout en portant le débat sur l'enchevêtrement des mémoires mais aussi sur la contradiction dans leur traitement que Sansal met en place dans son roman, Mireille Rosello souligne que le roman "nous invite à réfléchir à ce qui nous fait présupposer que les mises en parallèles entre plusieurs récits mémoriels sont en elles-mêmes porteuses soit de plus de vérité historique, soit d'une instrumentalisation positive de tels récits" (196).

Dans ce roman de Sansal, la question de la culpabilité des fils face aux erreurs du passé prend le devant de la scène: "Me voilà face à cette question vieille comme le monde: Sommes-nous comptables des crimes de nos pères, des crimes de nos frères et de nos enfants? Le drame est que nous sommes sur une ligne continue, on ne peut pas en sortir sans la rompre et disparaître" (52). La préoccupation majeure est la Shoah et le nazisme dans leur représentation historique mais aussi, de façon surprenante, dans les imbrications et les implications inattendues qui touchent les deux frères. C'est sous cet angle que le roman examine la relation entre le passé et le présent et les liens de causes à

effets. En d'autres termes, l'œuvre pose la question de savoir comment trouver une explication aux problèmes contemporains.¹

En effet, sous la forme de deux journaux intimes écrits à une année d'intervalle, *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* alterne la voix des deux frères et introduit une forme de subjectivité qui pousse à l'interrogation. Les deux journaux se font écho : le journal de Malrich peut être lu comme une mise en abyme de celui de Rachel qui devient l'objectif final du roman. Si le journal de Rachel se fait recherche d'un savoir sur le père, quête d'explication qui va se muer progressivement en un drame personnel en rapport avec une tragédie plus étendue, plus grande et plus globale qui est celle du génocide des Juifs lors de la deuxième guerre mondiale, celui de Malrich se fait l'écho de cette histoire en rapport avec sa situation présente dans la banlieue mais aussi avec le radicalisme religieux.

Il s'agira dans cette réflexion de voir comment le roman contemporain qu'est *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller* actualise le passé en le transformant en une heuristique pour lire le présent, puis de voir comment la quête muée en enquête devient une mise en scène de la démarche historique, une méthode nécessaire en soi au sens où cette démarche ouvre la voie à une "archéologie" du savoir historique pour l'explication du monde d'aujourd'hui. Enfin, il s'agira de voir comment le roman devient un moyen de médiation et une conscience du présent.

1. Sur les traces du père ou l'actualisation du passé

Bouleversé dans sa vie présente et déconcerté par les découvertes faites lors des funérailles de ses parents, Rachel a besoin de savoir quel rôle son père a joué en tant qu'officier SS dans l'extermination des juifs et quelle culpabilité lui revient à lui son fils. "J'ai tellement peur de rencontrer mon père où il ne faut, où pas un homme ne peut tenir et rester un homme. Ma propre humanité était en jeu" (57). Rachel se fait guider par le carnet militaire de son père: "je n'avais que ma peine et un livret militaire jauni pour me guider" (62). Il décide de retrouver le parcours que son père a suivi dans son Allemagne natale. Sa quête interrompt son travail et accélère la séparation d'avec sa femme Ophélie. Il n'ose lui révéler sa découverte.

Je suis incapable de dire pourquoi je l'[Ophélie] ai tenue à l'écart de mon problème. La honte peut-être, le fait de ne pas savoir moi-même, la peur des conséquences. Se dire : 'je suis le fils d'un criminel de guerre', n'est pas comme s'entendre dire : 'tu es le fils d'un criminel de guerre. Coupable de génocide !!' (56).

¹ Outre ces problématiques, en particulier celle de la culpabilité du fils par rapport aux actes du père, c'est aussi de la montée de l'islamisme et de ses conséquences: le fanatisme religieux et les retombées de la guerre d'Algérie, que traite le roman.

Le passé troublant du père empêche Rachel de se voir comme quelqu'un de normal et de vivre une vie de couple normale: "La guerre tire à sa fin et la fausse paix qui s'installe sur le silence prépare la rupture" (56). Cette rupture dans le présent est précisément la conséquence du passé paternel qui affecte Rachel depuis qu'il a trouvé la mallette et les insignes nazis du père. Par ce jeu de recherche de cause à effet, de transformation entre l'ici et l'aujourd'hui et le passé jusque-là insoupçonné du père, le narrateur vit sa situation actuelle "comme engagé[e] dans un passé qui se confond . . . avec l'actualité" (Bessière 136). C'est dans ce sens que le personnage de Rachel ne cesse de penser son identité d'aujourd'hui comme le produit de la rencontre dans le passé et dans le présent de civilisations différentes. Du point de vue de sa femme Ophélie, il est "Algérien et Allemand" (Sansal 55). Mais il est aussi français. Dans une foule à l'aéroport de Hambourg, il constate: "je passe inaperçu, passager parmi les passagers, Allemand parmi les Allemands. Si on me repère, c'est parce que comme tout bon Français à l'étranger, je me fais remarquer" (57). Rien ne trahit son algérianité ni la complexité de son présent et de ses liens avec l'Allemagne, ni le doute sur son "humanité." Car il s'agit bien de cela: son voyage est une tentative de "remonte[r] le temps à la recherche de son humanité" (59). Il le présente ainsi à un inconnu d'Uelzen qui par un hasard inouï s'avère être l'ami d'enfance et le compagnon de guerre de son père Hans: "Je lui ai dressé un tableau des plus charmants de la famille Schiller, véritable et parfaite synthèse entre l'Allemagne, l'Algérie et la France, trois pays amis qui se sont abondamment entre-tués. Ils m'ont donné mon père, ma mère, ma femme et toutes mes croyances" (63). L'hybridité dynamique de son être et cette rencontre inopinée avec le vieil homme instaurent une nouvelle relation entre le passé et le présent, cette fois non pas comme un résultat mais comme une imbrication des liens entre la mémoire et le présent, entre les actes d'hier et les conséquences que ces actes ont eues dans le monde d'aujourd'hui. Cette dynamique de relation de comparaison et de conséquence commence d'abord par les lieux et leur transformation. À l'arrivée dans la ville d'enfance paternelle, Rachel manifeste sa surprise:

J'attendais un vieux village des années trente, couvert de suie et de fureur, épuisé par le chômage, tourmenté par des démons d'avant le Christ, et j'imaginai des racoleurs imbus de leur croix gammée courir dans la ville comme le diable se tortille au cœur de l'humanité. Uelzen est nickel, c'est beau, c'est chaud, c'est bon pour le touriste, il n'y a rien à dire, et ses habitants avenants comme de braves artisans contents de leur sort. Papa est né dans une ville qui a disparu, emportée par la guerre, achevée par la reconstruction. Ce que je voyais disait le nouveau monde, plein de brillance... (60)

Cet effacement des traces de la ville des années 1930 pose la question de la mémoire des lieux qui aurait pu aider le personnage à comprendre le passé. L'évocation de la guerre et

de la ville d'Uelzen en Allemagne nazie donne lieu cependant à une comparaison avec Aïn Deb dans l'Algérie d'aujourd'hui. Le vieil homme se souvient de son propre retour : "À la fin de la guerre, quand je suis rentré, Uelzen était un champ de ruine. Ma famille, la tienne et d'autres avaient disparu sous les bombardements" (65). Rachel enchaîne avec le rapprochement suivant : "Comme dans mon village Aïn Deb, et la guerre ne fait que démarrer là-bas" (65). Le passé de Uelzen semble être le présent de Aïn Deb. La folie qui s'était emparée de Uelzen dans les années trente et lors de la deuxième guerre mondiale est celle qui menace et qui sévit dans l'aujourd'hui de Aïn Deb où le père et la mère ont été assassinés par les fous religieux. Tout commence à prendre sens pour le personnage de Rachel. Le point commun des folies des deux espaces semble être un sens du devoir : "C'est bien ce que tu te répètes depuis Aïn Deb, non : papa a obéi aux ordres, il a fait son devoir de soldat" (67). Cette relation d'implication, de comparaison des lieux, entre la ville de Uelzen et de façon générale entre l'Allemagne tout entière, opère de la même manière avec le petit village de Aïn Deb et avec l'Algérie en proie à la guerre que se livrent le gouvernement et les islamistes. Le cadet, Malrich, la perçoit dès son arrivée à l'aéroport d'Alger, où il a été accueilli et parké dans un hangar comme tous les autres passagers. La situation lui rappelle la déportation des Juifs lors de la deuxième guerre mondiale. Il fait le parallèle et le vit comme son frère Rachel l'a, avant lui, décrit dans son journal : "Si c'était comme ça tous les jours dans les camps, je veux bien être gazé tout de suite" (180-181). Ce qui est important à souligner ici, c'est que l'évocation instaure une comparaison qui met en scène deux époques différentes dont l'entendement s'influence réciproquement. La situation de terreur de l'Allemagne de la deuxième guerre mondiale rappelle la situation de l'Algérie d'aujourd'hui et affecte du coup la vie quotidienne des deux personnages. Le même sort semble se répéter. À la surprise de Malrich revenu à Aïn Deb pour faire aussi son deuil, il observe, tout comme son frère l'a constaté à Uelzen, l'effacement des traces : "La petite stèle posée par l'administration n'était plus visible, les défunts étaient placés sous la même loi, celle du temps qui efface tout" (185). Mais une comparaison différente en temps et lieu, née de sa propre expérience de la vie, s'impose à lui alors qu'il est encore dans le quartier de l'aéroport d'Alger. C'est la montée de l'islamisme dans sa banlieue parisienne qu'il compare à la terreur de la deuxième guerre mondiale en Allemagne :

À côté de cet aéroport, ma banlieue est une maison de retraite, on a le temps de s'ennuyer. Je devrais dire on avait, parce que depuis l'arrivée du nouvel imam et du nouvel émir, le Quatrième Reich s'annonce à pas de géant. Quand j'étais parti, le décor était planté, la propagande tournait à plein régime, la vigilance de fer se mettait en place et le *Blitzkrieg* était dans l'air. (178)

Selon le commissaire qui a convoqué Malrich dans son bureau pour l'aider à comprendre sa rage, Malrich pense, à tort, la relation en termes de télescopage et de vengeance: "Tu fais un télescopage entre hier et aujourd'hui" (83-84).

Le commissaire lui fait valoir la démarche heuristique de Rachel: "Il [Rachel] a cherché à savoir. Que ce soit pour les crimes d'hier ou d'aujourd'hui, c'est la première étape : *on doit d'abord comprendre* (il l'a dit un mot après l'autre, en détachant les syllabes)" (82). Mais il invite Malrich à aller plus loin que Rachel : "relis bien le journal de ton frère et tu verras peut-être ce que lui-même n'a pas vu alors qu'il avait tout compris : on n'efface pas le crime par le crime, ni par le suicide. On a la loi pour ça et pour le reste on a sa mémoire d'homme et sa jugeote. Et surtout cela : nous ne sommes pas responsables ni comptables des crimes de nos parents" (84).

À travers Rachel, Malrich et le commissaire, ce qui importe avant tout dans le travail de rapprochement entre le passé et le présent, c'est le devoir de comprendre. Seul ce devoir permet d'éviter l'aveuglement de la vengeance ou la désespérance du suicide. L'homme d'aujourd'hui qui part à la recherche de son humanité de plus en plus complexe dans sa construction identitaire et sa relation aux grands conflits historiques se doit de chercher à savoir. La démarche ne devrait pas se faire au hasard mais suivre une approche bien précise qui ouvre sur la mise en scène de la figure de l'intellectuel et sur une recherche qui se construit minutieusement. Examinons la façon dont Sansal esquisse à partir des journaux des deux frères une approche méthodologique.

2. Du savoir ou de la mise en scène de la méthode historique

En superposant les journaux des frères qui constituent le roman, un autre récit se profile dans le texte qui est en l'occurrence l'histoire de la deuxième guerre mondiale et de la Shoah. C'est ainsi que Sansal fait du savoir historique et surtout de la démarche historique les vrais sujets de l'intrigue du roman. Le savoir historique constitue en soi un récit dans le récit mais un récit qui suit la démarche historique et qui a pour objectif la recherche d'une clé de lecture du présent. Rachel est conscient de l'enjeu plus profond de sa quête. Il devient une figure d'historien à la recherche de la vérité : "Je voulais trouver la clé, la magie par laquelle des hommes sains de corps et d'esprit comme mon père ont accepté de se dépouiller de leur humanité et de se transformer en machines de mort" (95). À la fois fils de son père nazi et cadre d'entreprise, il met en scène la force intellectuelle qui lui permet une certaine objectivité mais aussi une force émotive troublante dans sa recherche de la vérité, des faits et de leur origine. En lui, la quête intellectuelle se double de la charge émotionnelle qui sont des moteurs caractéristiques de la recherche historique.

Tout part d'un déclic comme souvent chez l'historien-chercheur. C'est le massacre du village de Aïn Deb en Algérie présenté au journal télévisé qui touche Rachel: "C'est tombé à l'ouverture du JT le 25 avril 1994 à vingt heures" (21).

Cette nouvelle déclenche en lui le besoin d'en savoir plus. Un vrai travail minutieux commence, une démarche se met en route dans l'univers romanesque. Rachel devient d'abord celui qui s'informe et qui part en quête d'un savoir sur la vie du père Schiller. Nous savons par le journal de son frère Malrich que Rachel s'est d'abord procuré des journaux relatant la tuerie qui a eu lieu au petit village algérien : "Dans le garage du pavillon, j'ai retrouvé les journaux qui avaient rapporté le carnage de Aïn Deb, des journaux d'ici et de là-bas. *Le Monde, Libération, El Watan, Liberté*" (25). Les titres de journaux montrent les sources d'informations mises en évidence dans la quête et annonce une première étape, celle d'une documentation sur les reportages consacrés à la tuerie d'Aïn Deb. Pour Rachel, ce massacre ne peut pas ne pas avoir un lien avec un passé resté obscur jusque-là. Ensuite, vient la lecture de la revue *Historia* qui relate tous les détails des procès des Nazis de la deuxième guerre mondiale. Tout en évoquant ce que dit la revue *Historia*, Malrich qui relate ce qui est rédigé dans le journal de son frère, met en perspective ce qui va suivre et pose les jalons du déroulement du roman. Les liens d'intertextualité qu'apporte la revue *Historia* sont très abondants et deviennent de plus en plus précis : ils montrent l'activité d'historien en train de se réaliser. Le lecteur apprend de la bouche d'Ophélie, l'épouse de Rachel, d'une part la ténacité de son mari à trouver des informations et d'autre part son exaspération : "Rien ne justifie la présence chez nous de ces livres dégueulasses . . . sur la guerre, les SS, les déportations massives, les camps d'exterminations, l'industrie de la mort, les procès qui ont suivi la traque des criminels de guerre à travers la planète" (90).

La mise en scène du savoir historique se poursuit par la lecture de *Mein Kampf* d'Hitler. Rachel y découvre l'origine de la politique de génocide perpétrée contre les Juifs dès les années trente. Il souligne sa remontée dans le temps et aux origines : "J'ai commencé par la fin, le procès de Nuremberg et de fil en aiguille, je suis monté aux origines, la recherche des criminels de guerre, la découverte des camps de débarquement, la guerre elle-même, la crise politique etc..., jusqu'à l'origine. Et l'origine était bien ce livre" (95). Cependant, le personnage se hâte de dire que le livre par lequel tout était arrivé est difficile à trouver, difficile à trouver parce qu'interdit. Il dénonce plusieurs fois l'interdit qu'il voit comme une solution vers l'oubli ou une tentation de l'oubli ou encore le désir de ne plus penser à ce qui est arrivé : "On soigne le mal par l'oubli qui est le mal absolu" (94) ou encore : "une réalité difficile" (95) qui impose "une forme d'*omerta* sur l'histoire" (95). Rachel passe ensuite au travail de rencontre des témoins et de vérification des interprétations historiques. C'est tout d'abord la rencontre avec le fils du collaborateur de son père, le personnage d'Adolphe Brucke. Ce qui est important dans la rencontre avec ce témoin, c'est qu'il représente un acteur du passé qui a conservé un lien affectif vivace avec la catégorie de ceux qui croyaient à l'idéologie d'Hitler. Ce personnage d'Adolphe Brucke est un personnage fictif dans le roman jouant le rôle de témoin oculaire puisqu'il a vécu la guerre auprès de son père. La rencontre donne à voir le comportement d'un témoin direct de la guerre et celui d'un chercheur de la vérité. Le témoignage de Brucke ajoute à la "remontée dans le temps" de Rachel une

part de vrai, la part d'un acteur direct. Un lien de similitude rapproche et sépare les deux personnages. Les deux sont enfants de SS : "Si vous êtes Ernest Brucke alias Jean 92, je voudrais vous serrer la main au nom de mon père Hans Schiller" (107).

L'enquêteur rapporte alors les dires du témoin : "Et il m'a tout dit de son travail auprès de son nazi de père, du petit secrétariat d'abord, la petite surveillance des voisins, le va-et-vient entre la poste et la boîte aux lettres, les petites prestations d'enfant de chœur dans de mystérieuses cérémonies" (109). De cette enquête chez les survivants nazis représentés ici par Adolphe, s'ensuit le travail d'archives. Le processus est décrit de façon minutieuse : "Et il m'a ouvert leurs archives. . . . Une pleine armoire sur laquelle je me suis jeté comme un possédé" (109) :

J'ai farfouillé dans un fatras comme on en trouve dans les greniers des vieux tortionnaires quand enfin ils rendent leur âme au diable. Ça pue le vieux, le marginal, l'humide, la folie furieuse, l'inutile, le dégueulasse. Mort ou vif, un tortionnaire est un tortionnaire. Ce pauvre Jean 92 aurait dû mourir avant de naître, en tout cas au moment où il se transforma en loup-garou du troisième Reich. Des affiches crasseuses, des bouquins mal fichus, un livre d'heures dans sa housse de coton, des catalogues pour chasseurs, déplumés jusqu'à la tranche, des fanions décolorés, des lettres désespérantes, des cahiers bourrés de fiel, des tracs à vomir. Il m'a proposé le paquet pour deux cents francs. C'était cher payer l'immondice mais j'étais venu pour apprendre l'origine du Mal. (109)

Le journal de Rachel qui relate les faits, gestes et actions de l'historien à la recherche de la vérité, devient une chronique des faits passés, une mimésis de l'histoire. Les documents, les voyages, les témoignages apparaissent comme un véritable récit en soi. L'histoire, on le sait, n'est qu'une question de perspective et dans ce journal, elle va prendre plusieurs formes. Tout d'abord, la chronique qui se dégage de cette représentation de la figure de l'historien constitue une catharsis. Puis le journal devient en soi un témoignage mais un témoignage au deuxième degré qui est la vérité sur Hans Schiller, le père des deux frères du roman. La voie que Rachel choisit se situe dans ce que Catherine Coquio appelle "cette vérité dans laquelle se rejoignent le survivant et l'homme commun [qui] tient dans l'unicité du vécu qui constitue chaque être humain dans sa différence historique d'avec l'autre" (107). Pour remonter aux sources de sa souffrance, de l'interrogation qui le tourmente, Rachel se met en scène dans le récit de sa recherche. Il s'accorde ainsi un certain droit au plaisir et à son caractère ancestral : celui de raconter ce qu'on a vécu à qui ne l'a pas vécu. Rachel, par son journal, refait le chemin de son père et traduit ce qu'il découvre en une vision capable de dire le monde des faits. Ce qui était impossible à son père est du coup mis en mots et révélé aux yeux du monde grâce à son témoignage. Le discours du témoin se fait ici expérience inaliénable et engagement. La démarche active de Rachel se confond avec sa propre vie

parce que son père est lié à cette histoire. Ainsi Rachel revit-il dans sa chair ce que son père a fait tout en compatissant à la souffrance des victimes. L'historien Paul Veyne attribue au récit de l'historien une fonction cathartique: “[L]e théâtre de l’histoire fait éprouver au spectateur des passions qui étant vécues sur le monde intellectuel, subissent une espèce de purification. Il ne subsiste qu’une compassion générale sur des drames dont on n’oublie pas un instant qu’ils furent vécus sur le mode le plus réel” (120). Pour Rachel, avec cette force intellectuelle et affective, la démarche vers la vérité va opérer la force dynamique de la catharsis. De collective, l’histoire devient une histoire personnelle d’où la volonté de Rachel de comprendre cet autrui qui n’est autre que son père tout en anticipant la douleur d’une telle entreprise tant au niveau émotionnel qu’identitaire: “En vérité, c’est parce que je le sais que la démarche est douloureuse. Je ne pourrais jamais appréhender l’immensité du drame et revenir indemne” (57).

Par un mouvement qui va de l’objectivité à la subjectivité, cette histoire universelle et collective devient une histoire familiale puis personnelle parce que Rachel devenu pour l’occasion historien, à la recherche de la vérité, n’en est pas moins le fils de son père SS. Elle devient aussi une histoire singulière, celle de son père. Ce choix met en examen la singularité d’un individu mais bien plus encore soulève la question de l’humanité confrontée à la monstruosité. La distance entre les deux ne semble pas grande et le basculement très rapide.

À la recherche des causes de la Shoah, la démarche de Rachel le mène de son histoire familiale à la compréhension d’autrui. Comme le dit si bien Dilthey, “nous expliquons les choses, mais nous comprenons les hommes” (Veyne 236). Il lui importe de comprendre l’attitude de son père, de le connaître en tant qu’homme, en tant que personne humaine ayant activement participé à l’extermination des Juifs européens. Connaître dans ce sens revient à être capable d’imaginer ce dont un homme est capable: “connaître les hommes et n’être pas surpris par eux après les événements (Veyne 237). La compréhension étant une illusion rétrospective, elle permet à autrui de revivre le passé. C’est dans cette perspective que Rachel part sur les traces de son père, passe là où il est passé, imagine ses attitudes, les imite même dans certains cas et finit par transformer la participation de son père en une participation personnelle. Palliant l’absence de conscience morale de son père, il pense que son père aurait dû se suicider. Comme celui-ci n’en a rien fait, il prend sa place et se suicide chez lui par asphyxie au gaz. Cet acte d’autopunition fait écho à l’état d’âme que devait vivre son père mais qui lui a fait défaut. Le suicide de Rachel peut également être vu comme un geste de réparation et d’expiation des fautes du père signifiant que Hans Miller aurait dû mourir par asphyxie au gaz c’est-à-dire par la méthode employée dans les camps d’extermination, en particulier à Auschwitz. Dans la perspective de Rachel, son désir de relater son histoire se mêle à son désir d’écrire l’histoire de la recherche de la vérité. Cette vérité dans laquelle se rejoignent le criminel de guerre et le fils qui découvre qui est son père tient dans l’unicité du vécu qui constitue chaque être humain dans sa différence historique d’avec l’autre.

À travers ces individus hybrides que sont devenus Rachel et Malrich, l'histoire individuelle de Rachel et l'histoire collective des Juifs deviennent un lieu de partage avec le peuple algérien. L'histoire universelle devient histoire personnelle parce que le fils a refait dans son monde d'aujourd'hui le trajet que son père avait parcouru lors de la deuxième guerre mondiale: "Rachel a suivi de plus près la trajectoire de notre père telle qu'elle ressort de son livret militaire" (191). De l'objectivité scientifique et de la neutralité du chercheur scientifique, malgré la perspective toujours critique, le journal de Rachel met en scène une subjectivité qui éclaire un pan inconnu de l'histoire familiale et mondiale dont son frère et lui sont issus.

Tout le journal de Rachel vise à informer et à toucher Malrich qui en est le destinataire privilégié. Ce n'est plus le savoir en tant que tel qui est mis en valeur mais le parcours du fils sur les traces de son père, un parcours qui souligne les différences profondes de choix et de jugement. C'est sous cet angle qu'il faut voir les voyages réalisés par Rachel à travers l'Allemagne, la France, l'Algérie. Tout en vivant ce passé objectif, Rachel revit autrui et se pose en juge du vécu de son père. Dans *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* Marc Bloch, co-fondateur de l'École des Annales et exécuté par la Gestapo en juin 1944, souligne l'importance de l'effort d'imagination : "La première opération en histoire consiste à se mettre à la place des hommes que l'on veut juger, à entrer dans leurs instincts et dans leurs habitudes, à épouser leurs sentiments, à repenser leurs pensées, à reproduire en soi même leur état intérieur . . . à suivre par imagination" (4). Dans cet exercice de reproduction en soi du cheminement intime d'un autre, Rachel assume la culpabilité du père, la culpabilité dont il ne voit pas les traces dans la vie de son père, et décide de se livrer lui-même à la justice :

Dans un monde mieux fait, je me serais constitué prisonnier. J'aurais mis mon costume noir et je serais allé devant le juge et je lui aurais dit : "Mon père a torturé et tué des milliers de pauvres gens qui ne lui ont rien fait et il s'en est sorti. Aujourd'hui je sais ce qu'il a fait mais il est mort, alors je viens me livrer à sa place. Jugez-moi, sauvez-moi, s'il vous plaît". (99)

Dans l'impossibilité de dépasser cette culpabilité qu'il vit par procuration, le protagoniste est seul devant l'histoire et devant sa vie présente :

Je me dis que tout cela est de l'histoire et que l'histoire appartient au passé, et que le passé est mort avec les siens, on a oublié, on ne sait plus, on a relativisé, on a des problèmes d'aujourd'hui et c'est déjà trop. . . . Pour moi, c'est tout un monde qui m'est tombé sur la tête, c'est tout le Mal (sic) depuis les origines qui me regarde dans les yeux, me fouille le cœur, les tripes, qui se rappelle à mon souvenir, qui me rappelle à son

bon souvenir, me parle sans cesse de ce qui fut, de ce que nous fîmes.
(100)

La question du Mal ne va cependant pas rester dans l'oubli. Elle devient une forme de médiation et une prise de conscience, une lecture pour le monde d'aujourd'hui. Avec la superposition des journaux, de la chronique, puis de la recherche de témoignages engendrée par la démarche historique, les faits passés et en l'occurrence les faits historiques sont présentés en concomitance avec le vécu actuel des personnages, Rachel et Malrich.

3. Médiation et conscience du contemporain

Par la mise en scène historique que nous venons de voir, le réel, c'est-à-dire le réel historique, devient un objet de fiction. Les lieux, les actes, les points de vue sont identifiés par l'image à la fois présente et invisible qui se dégage du récit qui se dédouble. L'imaginaire se déploie dans une poétique du réel qui lui donne une dimension plus grande et plus dynamique dans la mesure où elle lui permet de mieux comprendre à la fois l'histoire et les causes de la barbarie ainsi que certaines situations contemporaines en relation avec des problématiques apparentées. De façon subtile, l'agencement romanesque fait se côtoyer le nazisme et l'holocauste du milieu du vingtième siècle d'une part et la montée de l'islamisme fondamental de l'aujourd'hui d'autre part. Considéré dans la banlieue comme un radicalisme, l'islamisme n'est pas sans faire penser au totalitarisme de l'idéologie nazie avant et pendant la deuxième guerre mondiale. Ce rapprochement est permis dans le roman grâce à la dimension pluritemporelle du contemporain. En d'autres termes, le présent porte en lui le passé. Les personnages de Rachel et de Malrich qui appartiennent à plusieurs cultures et à plusieurs pays et qui sont obligés de trouver des réponses à leurs situations actuelles en traversant plusieurs frontières spatio-temporelles illustrent la tentation de fabriquer des parallèles qui les ouvrent à une conscience plus éveillée de leur inscription historique individuelle et familiale.

Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller en évoquant la Shoah et son origine offre à la fois un traitement du passé et une lecture du présent qui soulèvent des questions elles aussi de méthode. Le recours à l'imaginaire permet à Boualem Sansal de faire réfléchir le lecteur et de lui demander de s'interroger sur la validité d'une mise en relation de l'histoire de la Shoah avec le monde algérien d'une part mais aussi d'autre part avec la France actuelle où l'islamisme prend de plus en plus d'ampleur dans les cités. La force de l'imaginaire non seulement introduit mais aussi exhausse l'histoire et le savoir qui constituent l'objet du roman. Elle permet de les percevoir avec plus de netteté et d'en saisir les exigences particulières.

Le lecteur assiste à une transformation libre du réel qui se dégage de toute idéologie. Par la mise en fiction du réel historique, Sansal rend compte d'événements

particuliers, hétéroclites en un certain sens, tel le massacre de Aïn Deb, qui déchirent le continuum familial mais sont aussi vécus après coup comme des ruptures historiques majeures. L'existence de tels événements continue d'interroger le genre humain.

La figure poétique et historienne de Rachel, chercheur de vérité et de compréhension, donne le récit d'une obsession compulsive – les fils sont-ils coupables des crimes des pères ? – qui acquiert des dimensions heuristiques et porte l'interrogation sur le vécu historico-politique. Le langage et la représentation face à un réel chargé de mal engagent l'espèce humaine comme problème et totalité. Telle est l'histoire et tel est le vécu de Rachel. Dans *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, c'est au mime artistique qu'est confiée la charge de ressusciter l'expérience pour la faire imaginer au lecteur et l'aider à la penser par lui-même et peut-être à y croire. Pour construire cette croyance, Sansal réinvente l'incroyable, le fait voir et entendre en une sorte d'hallucination partagée. Rachel est conscient de la fluidité des rapports entre le monde réel des perceptions et le monde de l'imaginaire : “Je me suis empêtré dans la fantasmagorie” (99), note-t-il. Plus distant émotionnellement, Malrich comprend que la douleur est à l'origine des fantasmes de son frère : “Il [Rachel] fantasmait parce qu'il avait mal” (116).

Pour Bessière, ce brouillage des frontières répond à une des constituantes du roman contemporain :

qui fait ainsi un usage spécifique du paradoxe constitutif de tout récit : se donner pour la narration de faits passés; par cette narration, actualiser le passé, le composer avec le présent, sans que le passé cesse d'être donné pour passé. La représentation du contemporain est celle de l'exact présent, toujours daté cependant, d'une date qui par un nouveau paradoxe peut être plus ou moins ancienne ou distante. (134)

Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller donne un présent engagé dans un passé historique qui éclaire l'actualité et vise avant tout à la compréhension de soi comme être inscrit dans l'historicité mais aussi, peut-être, la culpabilité, qu'elles soient l'une et l'autre avouées ou non. Le voyage que fait Rachel en partant sur les traces de son père à partir de son carnet militaire pour se chercher lui-même et se poser la question de sa propre culpabilité dans les crimes de guerre du père en est le procédé principal. À leur tour, les interrogations consignées dans le journal de Rachel deviennent pour Malrich une lecture de son aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle, face à la violence de sa banlieue parisienne, Malrich se fait interpeller par le commissaire qui a décidé de lui remettre le journal de Rachel : “Ecoute, petit, je sais d'où te viennent ces idées, c'est le journal de ton frère, mais tu n'as rien compris, lui n'est pas sorti tuer des gens parce que d'autres l'ont fait, il a cherché à comprendre” (79). Un peu plus tard il insiste à nouveau : “Il a cherché à savoir. Que ce soient pour les crimes d'hier ou d'aujourd'hui, c'est la première étape, on doit comprendre” (82-83). Le commissaire déplace

la question de la violence et propose à sa place la question du savoir et de la compréhension de la violence qui a été perpétrée “hier ou [a]ujourd’hui.”

Aux incertitudes du monde actuel, à la montée de l’islamisme fondamental en France et en Algérie, à la poussée de l’antisémitisme, le dialogue entre les deux journaux intimes des frères Schiller qui constitue le roman souligne l’actualité de l’histoire récente et l’inscription déjà visible du présent dans le passé. Comme le déclare Bessière, faire “l’archéologie de notre contemporain” (136) est une démarche de compréhension. À la lecture du journal de Rachel, Malrich comprend que son frère lui a livré ce secret : “le récit de la médiation temporelle dans le présent” (Bessière 136) de leur histoire à tous les deux. Moins abstrait, Malrich note dans son propre journal: “Au bout d’une semaine, j’ai compris, son histoire est la mienne, la nôtre. C’est le passé de papa. Il me fallait à mon tour le vivre, suivre le même chemin, me poser les mêmes questions et, là où mon père et Rachel ont échoué, tenter de survivre” (14). Cette instance de lecteur que représente Malrich n’est pas sans risque et ne traduit pas une réception passive. Le choc initial est fort : “Dès que j’ai commencé à lire le journal de Rachel, je suis tombé malade. . . . Puis quand j’ai eu fini de lire, ça s’est calmé d’un coup. J’étais glacé de l’intérieur. Je n’avais qu’une envie : mourir” (14). Malrich prend dès lors conscience du combat intérieur que son frère a perdu. Ses réactions sont presque les mêmes que celles de son aîné. Mais à la différence de celui-ci, Malrich décide de “survivre” (14). À son tour, il entame un projet d’écriture et de transmission : “Je sentais que c’était trop gros pour moi. J’ai senti très fort, sans savoir pourquoi, que je devais le raconter au monde. Ce sont des histoires d’hier mais, en même temps, la vie c’est toujours pareil et donc ce drame unique peut se reproduire” (14). Son journal correspond donc à ce qu’on appelle communément une fiction dans la fiction mais cette fiction rejoint une nouvelle fois l’actualité, celle du présent de la banlieue qui devient à son tour une fiction sous la forme du livre composé des deux journaux: “je voulais te dire que j’ai décidé de publier ton journal et le mien. J’espère que tu seras d’accord et que je trouverai un éditeur” (222).

En prenant l’histoire de leur père, Hans Miller, officier nazi ayant trouvé refuge en Algérie où il a fondé une famille, pour sujet, le journal de Rachel opère avec celui de Malrich, une forme de médiation dans la recherche de vérité et de sens. Le roman de Sansal offre une forme de conscience du présent dans la mesure où il pose la lecture de l’un et l’autre en vis-à-vis et laisse au lecteur la responsabilité de mener sa propre réflexion au vu du nouveau présent dans lequel il s’inscrit. Ce jeu de renvois et de mises à jour constamment sollicitées aboutit à une poétique du contemporain que Sansal a su mettre en place en prenant pour point de départ un des massacres de la guerre civile des années quatre-vingt-dix en Algérie.

ŒUVRES CITEES

- Bessière, Jean. *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris : PUF, 2010. Imprimé.
- Bloch, Marc. *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris : A. Colin, 1952. Imprimé.
- Bonoli, Lorenzo. "Fiction, épistémologie et sciences humaines." *A Contrario* 5.1 (2007) : 51-66. Imprimé.
- Coquio, Catherine. "Le récit du rescapé est un genre littéraire ou le témoignage comme genre littéraire." *Les genres de travers. Littérature et transgénéricité*. Paris : La Licorne, 2007. 103-132. Imprimé.
- Rothberg Michel. *Multidirectional Memory : Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*. Stanford : Stanford University Press, 2009. Imprimé.
- Rosello, Mireille. "Guerre des mémoires ou 'parallèles dangereux' dans *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal." *Modern & Contemporary France* 18.2 (2010) : 193-211. Imprimé.
- Sansal, Boualem. *Le village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, Paris : Gallimard, 2008. Imprimé.
- Silverman, Max. *Palimpsestic Memory : The Holocaust and Colonialism in French and Francophone Fiction and Film*. New York, Oxford : Berghahn Books, 2013. Imprimé.
- Veyne, Paul. *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Seuil, 1971. Imprimé.